

**Zeitschrift:** Bulletin de la Société romande d'apiculture  
**Herausgeber:** Société romande d'apiculture  
**Band:** 4 (1907)  
**Heft:** 2

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.06.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction  
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)  
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi  
du journal  
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

---

QUATRIÈME ANNÉE

N° 2.

FÉVRIER 1907

---

## AVIS

—

Nous remercions nos abonnés et amis des lettres qu'ils nous adressent. Répondant à M. B., à Nîmes, je lui dirai que celles-ci ne sont pas obligatoires, l'envoi d'un mandat suffit et l'expédition du *Bulletin* est la preuve qu'il est bien parvenu. Le n° 3 sera envoyé contre remboursement aux abonnés qui n'auront pas payé dans un bureau de poste suisse ou envoyé un mandat.

L'ADMINISTRATEUR.

---

## CONSEILS AUX DÉBUTANTS

—

### FÉVRIER

Quel bon hiver nous passons ! Skieurs, patineurs, amateurs de courses en traîneaux, jeunes et vieux, tous y trouvent leur compte ; l'agriculteur jouit de sentir ses graines à l'abri sous l'épaisse couche blanche et nos petites bêtes, dans leur logement chaud et bien approvisionné, sont tout heureuses de ce repos prolongé.

Les frimas et la neige ont fait leur apparition de bonne heure ; au commencement de décembre déjà l'hiver avait établi son règne, et 1906 a pris congé de nous en nous gratifiant d'une température sibérienne : le dernier jour a été le plus froid de toute l'année. A Belmont, nous avons le matin 15° C. de froid et à la Brévine le thermomètre était descendu à 42° au-dessous de zéro !

Plus d'un apiculteur se sera probablement dit : « Gare les provisions ! dans ces conditions nos bestioles doivent consommer énormément ! » Eh bien non ! voilà encore un de ces préjugés, en contradiction flagrante avec la réalité ! Il faut en rabattre, comme de tant d'idées qui sont le fruit d'un travail de cabinet et non le résultat de l'expérience, de l'observation consciencieuse des faits. Oyez plu-

tôt : Pendant le mois de décembre si doux de 1905, notre ruche sur balance avait diminué de 1400 grammes ; décembre 1906, si rude, a produit une diminution de ... 400 grammes !

La température s'est bien adoucie les premiers jours de l'année 1907 ; le 2 déjà, le thermomètre est monté à 10° C., et à bien des endroits les abeilles ont pu faire une bonne sortie. Chez nous elles sont restées tranquilles et elles ne paraissent pas avoir grand besoin de se vider. La première grande sortie de propreté arrive généralement dans le courant de février ; si l'apiculteur prévoit cela le matin il se hâte de nettoyer les plateaux avant que le vol commence. Par cela il épargne aux abeilles une besogne toujours plus ou moins dangereuse et pénible pour elles. Celui qui a mis des cartons sous les ruches fait ce travail d'un seul coup de main. Il ne manquera pas d'examiner ce qu'il trouve sur ces feuilles, cela le dispensera le plus souvent d'ouvrir la ruche. La feuille est-elle sèche, propre, avec peu de mortes et les détritrus bien rassemblés, alors la ruche est en règle ; une reine morte parmi les cadavres indique l'orphelinage ; des taches brunes montrent un commencement de dysenterie ; des cristaux parmi les résidus sont les indices d'un manque d'eau ; de petites écailles blanches et des œufs annoncent que l'activité a commencé et que la reine a repris la ponte, etc.

Jamais on ne devrait manquer de visiter son rucher le soir, après la première sortie. Toutes les ruches qui ne sont pas tranquilles quand les autres sont rentrées dans l'ordre, doivent être marquées comme suspectes, et une visite s'impose au premier beau jour. Si, au lieu de se calmer, ces abeilles font encore plus de bruit, quand on lance une bouffée de fumée contre, et qu'elles courent en dehors sur la paroi au-dessus du trou de vol comme si elles cherchaient quelque chose, alors on peut être sûr que la ruche est orpheline.

Cette année, il sera surtout nécessaire d'avoir l'œil sur les provisions. Nous sommes persuadés que, malgré nos recommandations, beaucoup de novices n'ont pas assez nourri en automne, et à la fin de l'hiver les pauvres abeilles se trouveront dépourvues de tout. Donc un peu de pitié pour nos bestioles, pas de sottise lésinerie ! Les agriculteurs savent qu'au 1<sup>er</sup> février ils doivent encore avoir la moitié de leur fourrage et nos ruches, pour pouvoir se développer convenablement, devraient avoir le 1<sup>er</sup> mars encore la moitié de leurs provisions ; pour une bonne population 7 à 8 kilos ne sont pas de trop.

ULR. GUBLER.

---

## LES DEUX FORMES DE LA LOQUE

---

Le professeur Phillips, délégué pour l'apiculture au Bureau d'entomologie de Washington avait demandé qu'une session spéciale du congrès de San Antonio fût désignée pour l'étude de la loque et des dernières découvertes sur ce sujet. Les inspecteurs de loque des différents Etats étaient spécialement invités à cette réunion, qui eut lieu le lundi 12 décembre.

A cette séance le Dr G. F. White, bactériologiste du Bureau de l'industrie des animaux avait apporté des échantillons de cultures de loque ainsi qu'un puissant microscope. Il ressort de ses explications, données avec une clarté saisissante, que le bacillus alvei, nommé par Cheshire, est la cause de la maladie connue aux Etats-Unis, jusqu'à présent, sous le nom de black-brood, couvain noir, et que le docteur White dénomme aujourd'hui *loque européenne*, pour la distinguer de l'autre maladie à laquelle il donne le nom de *loque américaine*. Il ne s'ensuit pas que ces maladies soient spéciales aux deux pays nommés, car, au contraire, elles existent dans les deux pays, mais les noms sont ainsi donnés parce que ces maladies ont été décrites scientifiquement, l'une en Europe, l'autre aux Etats-Unis.

Le bacille de la loque américaine, qui est la loque gluante par excellence, est presque entièrement semblable au bacille de la loque européenne. La principale différence se montre quand on essaie de faire des cultures de ces bacilles. Le bacille de la loque gluante ne peut se cultiver et se reproduire, d'après le Dr White, que dans des cultures faites avec du bouillon de larves d'abeilles. Les cultures de bouillon de viande, de pommes de terre, etc., ne reproduisent pas ce bacille. Au contraire, le bacille de la maladie qu'on nommait black-brood se reproduit facilement dans différentes cultures.

Comment se fait-il que Cheshire a donné la description de ce dernier bacille, comme appartenant à la loque ordinaire, la loque gluante, couleur café brun et sentant la colle-forte? L'explication serait que Cheshire devait avoir entre les mains sans s'en douter, des échantillons des deux genres de maladie, qu'il a peut-être pris pour la même maladie à différents degrés. Il ressort, d'après les rapports de la Société microscopique royale qu'il envoya à Cheyne un seul échantillon de loque et que Cheyne fit ses expériences sur ce seul échantillon. Cheshire lui-même ne fit aucune tentative d'élevage de cultures du bacillus. On peut donc en conclure que ce qui apporte une apparence de contradiction entre les assertions de Cheshire et celles que font aujourd'hui MM. White et Phillips, c'est la probabilité que Cheshire a confondu les deux maladies sans se douter

qu'il en avait de deux sortes entre les mains. Voilà pourquoi sa description des apparences de la loque s'applique à la loque américaine ou visqueuse, tandis que le bacillus décrit par lui d'après les données de Cheyne est le bacillus de la loque européenne.

Voyons maintenant les descriptions données de la loque européenne ou bacillus alvei par nos savants américains. Phillips dit : « Les abeilles adultes dans les ruches infectées ne sont pas très actives, mais elles arrivent à enlever quelques-unes des écailles desséchées. La maladie attaque la larve plus tôt que dans la loque américaine et très peu de couvain est operculé. Les larves malades qui ont été operculées ont l'opercule affaissé et percé. Les larves au commencement montrent une petite tache jaune sur le corps, près de la tête et se meuvent, comme gênées, dans la cellule. Quand elles meurent, elles tournent au jaune, puis au brun et deviennent enfin presque noires. Les larves pourries qui sont mortes de cette maladie ne s'étendent pas ordinairement en longs filandres, quand on y insère un bâtonnet et qu'on le retire lentement. Quelquefois il y a une légère viscosité, mais celle-ci n'est jamais bien marquée. Les larves desséchées forment des écailles irrégulières qui ne sont pas très adhérentes au fond de la cellule. Il y a très peu d'odeur des larves mortes de cette maladie et quand on remarque une odeur, ce n'est pas l'odeur du « pot de colle-forte » de la loque américaine, mais cette odeur ressemble plutôt à celle du couvain aigri. Cette maladie attaque les larves de bourdons ou de reines peu de temps après que la colonie a été atteinte. Elle est généralement plus infectieuse que la loque américaine et se répand plus rapidement. D'un autre côté, il arrive que la maladie disparaisse d'elle-même, chose que l'auteur n'a jamais vue dans le cas de la loque américaine réelle. La loque européenne est la plus nuisible au printemps et au commencement de l'été, elle disparaît quelquefois presque entièrement à la fin de l'été et pendant l'automne ».

D'après le Dr White, le bacillus alvei ne se rencontre pas dans la loque américaine et le seul bouillon dans lequel il soit arrivé à cultiver le bacille de cette maladie était, comme je l'ai dit plus haut, un bouillon fait de larves d'abeilles ce qui lui a suggéré l'idée d'appeler ce bacille « bacillus larvae ».

Selon son opinion, ce qui a induit en erreur plusieurs expérimentateurs, et notamment le Dr Lambotte, c'est qu'il existe, même dans des ruches saines, un bacille innocent, le bacillus mesentericus, qu'on retrouve un peu partout.

La loque européenne décrite ci-dessus ne serait pas encore très répandue aux Etats-Unis, n'ayant été jusqu'à présent découverte que dans huit ou dix Etats de l'Union.

Voilà donc deux maladies suffisamment distinctes. L'une, le bacillus alvei, se propage plus facilement que l'autre, mais serait évidemment plus facile à guérir et disparaîtrait souvent d'elle-même. L'autre, la loque gluante est plus difficile à propager, puisqu'il lui faut le corps de la larve, mais est aussi plus difficile à guérir. Les deux maladies se conservent dans le miel à l'état de spores, mais n'y prennent aucun accroissement, et c'est par l'usage du miel dans la nourriture du couvain qu'il y a danger de contamination prompte et directe, dans le plus grand nombre de cas.

White a cependant trouvé le germe du bacillus alvei dans le pollen retiré des cellules d'une ruche malade, sur la surface des cadres, des rayons, des ruches, sur le corps et dans les intestins des abeilles adultes.

Le remède indiqué par la majorité des praticiens dans les deux maladies est le transvasement des abeilles en ruche vide, les laissant jeûner assez longtemps pour s'assurer qu'elles ont consommé tout le miel infecté, puis leur transvasement de nouveau sur cire gaufrée, en leur fournissant de la nourriture saine. Les rayons loqueux doivent être soit brûlés, soit fondus, en ayant soin de chauffer la cire à une forte température pendant trois heures; les ruches et les instruments doivent être nettoyés avec des désinfectants. Dans certains cas on passe les ruches au feu pendant quelques secondes. Si nous en croyons quelques écrivains, les reines elles-mêmes transmettent quelquefois la maladie. Ceci semble être plus positif dans la loque européenne que dans l'autre maladie.

Permettez-moi d'appeler votre attention sur une légère erreur qui s'est glissée dans l'intéressant article de M. Forestier, page 205 du numéro de novembre du *Bulletin*.

Ce ne fut pas Preuss qui appela la loque européenne du nom de bacillus alvei, mais Cheshire. Preuss, en 1868, avait bien reconnu l'existence de spores, mais il leur avait donné le nom de Cryptococcus alvearis. (La loque des abeilles, par F.-C. Harrison, traduction de E. Bertrand, page 7.) A ce sujet, Harrison dit, même ouvrage page 10 : « Lorsque nous nous rappelons l'état de la science bactériologique en 1870, nous ne pouvons nous étonner que Preuss ait confondu les micrococi avec les spores d'un bacille. En 1885, Cheshire et Watson Cheyne confirmèrent et démontrèrent que la maladie de la loque était causée par un bacille auquel ils donnèrent le nom de bacillus alvei. »

Cheshire a corrigé Preuss, White corrige Cheshire aujourd'hui. Petit à petit nous arriverons à établir les faits avec une exactitude rigoureuse. La science ne fait que commencer dans le monde des infiniment petits.

C.-P. DADANT.

## ENCORE LE COUTEAU A DÉSOPERCULER « TONELLI »

---

L'article de M. Blanc, ingénieur agronome, sur le couteau à désoperculer « système Tonelli », paru dans le dernier *Bulletin*, me suscite quelques réflexions que je ne puis m'empêcher de vous soumettre.

L'Américain, qui est notre maître pour les inventions, aussi bien en apiculture que pour autre chose, part du principe : « Le temps c'est l'argent. »

A ses yeux, les choses les plus pratiques seront toujours les plus simples. Or, le couteau de M. Tonelli, très bien décrit par M. Blanc, n'est pas ce qu'il y a de plus simple. Je puis dire, après l'avoir vu à Milan, que c'est dans le mode de chauffage de ce couteau que je vois la difficulté ; car, à part quelques grands établissements, quel est l'apiculteur qui aura l'électricité dans son laboratoire ? Et s'il devait, pour la simple raison de chauffer son couteau électriquement, transporter dans un local ad hoc tout son matériel de caisses, cadres, machines, bidons, etc. chaque fois qu'il veut couler un peu de miel ou qu'il a une demi-journée seulement à consacrer à cet ouvrage, je me demande quel est l'apiculteur qui pourrait s'astreindre à tous ces déménagements sans envoyer tout le commerce <sup>1</sup> au .... ! Au contraire, pour cette opération comme pour toute autre, il doit avoir tous ses outils sous la main ; il évitera ainsi une grosse perte de temps.

C'est pourquoi je pars du principe que l'apiculteur doit avoir tous ses outils et ustensiles réunis dans un même local qu'on peut appeler son laboratoire, et qui doit être lui-même à proximité du rucher.

Quant à l'installation électrique qui devrait se trouver dans ce laboratoire, elle n'est pas à la portée de toutes les bourses ; et, connaissant les exigences des compagnies électriques, nous pensons qu'il serait difficile de faire une prise de courant quelconque pour la conduire au laboratoire.

Pour le second moyen de chauffage du couteau, il me paraît moins onéreux, et je suis résolu à l'essayer l'an prochain, si mes petites bestioles produisent une récolte suffisante.

Quelques apiculteurs, et je suis du nombre, pratiquent, depuis fort longtemps déjà, un système basé sur les mêmes principes et qui fait de la désoperculation un travail agréable et aisé, comme le dit M. Blanc.

Voici de quelle manière nous procédons : Sur la table à désoperculer, qui doit être assez haute pour que l'opérateur travaille debout

<sup>1</sup> Dans le sens du mot français « fourbi ». — C. B.

sans fatigue pour le dos, on place une veilleuse (petite cuisine à pétrole) ou tout autre fourneau de ce genre avec flamme à modérateur, sur lequel on maintient, dans une petite bassine, de l'eau bouillante ou à peu près. Par un coup de main qui s'acquiert assez vite avec la pratique, l'opérateur plonge son couteau-truelle dans cette eau bouillante chaque fois qu'il a levé sa plaque d'opercules. Beaucoup d'apiculteurs se contentent de se servir simplement de l'eau chaude à proximité et d'y plonger leur couteau de temps à autre ; c'est un tort, car, par ce moyen, on n'avance pas et l'opération est fort ennuyeuse. Il importe, au contraire, que l'eau soit toujours entre 85 et 90 degrés pour que la lame du couteau prenne instantanément la chaleur nécessaire pour faire un bon travail. En outre, l'eau qui, sans cela, resterait inévitablement suspendue à la lame du couteau, s'évapore de suite et ne risque pas de se mélanger au miel épuré des opercules. La quantité d'alcool ou de pétrole nécessaire à la lampe est largement compensée par le temps économisé et la bienfaisance du travail.

La lampe suédoise « Vulcain » dont je me sers depuis nombre d'années pour toutes mes opérations de laboratoires, ne consomme qu'un litre de pétrole en six heures.

Novalles, 26 décembre 1906.

A. MAYOR.

---

## DE L'ABLATION DES AILES DE LA REINE

---

A en juger d'après leurs journaux apicoles, nos collègues américains usent d'une manière assez générale de ce procédé qui consiste à couper une partie des ailes de la reine, de façon à éviter la perte des essaims.

Certes, il y a des avantages sérieux à pratiquer cette manière de faire ; toutefois, je crois qu'on ne doit pas trop se faire d'illusions et supposer que par ce moyen on évitera totalement la perte de ses essaims. Non, il n'empêche aucunement l'essaimage, mais les services qu'il peut rendre aux apiculteurs ne sont pas à dédaigner, surtout pour ceux qui visitent quotidiennement leur rucher, car alors ils seront presque toujours dispensés d'une surveillance continue au moment de l'essaimage.

Enumérons d'abord les services que le procédé est censé rendre :

1° Il évite la perte des essaims. 2° Il dispense de la peine de les suivre, de grimper à un arbre ou autres endroits dangereux pour aller les recueillir. 3° Il sert à indiquer l'âge de la reine, en coupant une année une aile et l'année suivante l'autre. 4° Il sert encore à faire

savoir si les abeilles ont renouvelé leur mère dans le courant de la saison.

Supposons qu'une ruche avec reine aux ailes coupées donne un essaim ; en voulant partir, la reine tombe devant la ruche pendant que les abeilles tourbillonnent en la cherchant. Elles se grouperont même si elles sont aspergées ; mais ne sentant pas leur mère, elles la chercheront encore un moment et finiront par rentrer, sauf les jeunes, qui sont toutes désorientées et semblent ne plus retrouver leur ruche ; finalement celle-ci reprend son état normal. La reine est à terre et y périra si elle reste abandonnée.

Maintenant comment saura-t-on que la ruche a essaimé, surtout si la hausse est placée ; il restera donc bien des chances d'avoir un essaim secondaire et dans ce cas l'opération n'aura servi à rien. Les propagateurs de la méthode disent bien que l'on retrouve la reine sautillant autour de la ruche. Oui, si on se trouve là au moment de la sortie de l'essaim ou peu après, mais je doute fort qu'elle sautille encore le lendemain.

Si l'on coupe les ailes trop près de leur base, la reine, ne pouvant s'élever du plateau, ne sortira pas au moment du départ de l'essaim et les abeilles la tueront ou en élèveront d'autres pour essaimer ; absolument comme si l'on enfermait la reine dans une cagette dans le même but. On aura alors un essaim secondaire qui, habituellement, est plus porté à s'éloigner qu'un essaim primaire.

Comme l'insecte à opérer est très délicat, on risque facilement de l'estropier en coupant une jambe avec une aile ou en le serrant trop fortement. On conseille pour faire l'opération de saisir la reine par les ailes, puis de la tenir par le corselet, entre le pouce et l'index, mais bien délicatement.

Une reine fécondée, ayant déjà le vol très lourd, il n'est pas nécessaire de couper beaucoup pour l'empêcher de voler loin.

Voici, à titre de comparaison, les résultats de six ruches avec reines aux ailes coupées, six fortes ruches, ayant au 10 mai, de neuf à onze cadres de couvain, prédisposées à l'essaimage, ce qui avait fait juger utile de tenter l'opération. Quatre n'ont pas essaimé, l'essaim de l'une des deux autres alla se grouper au sommet d'un grand poirier puis rentra de lui-même à la ruche. La reine à laquelle on n'avait coupé l'extrémité des ailes qu'à un millimètre environ fut ramassée devant la ruche, au milieu d'un groupe d'abeilles gros comme une noix.

Quant à la dernière, eh bien la dernière a essaimé sans que l'on s'en soit aperçu et l'essaim a été perdu ; c'était sans nul doute un essaim secondaire.

J. C.

## EXCURSION DE TROIS APICULTEURS

---

Depuis un certain temps, on parle d'une découverte entomologique qui fait rêver tous les apiculteurs. On aurait trouvé en Abkhazie une abeille qui aurait toutes les vertus ménagères, telles qu'on les enseigne dans un cours d'économie domestique, de ces vertus que l'on n'accorde qu'à la parfaite ménagère : robuste, douce, travailleuse, aimable, etc., etc., je veux parler de l'abeille caucasienne.

A la suite de la distribution des prix de notre concours de ruchers, trois membres de la section genevoise d'apiculture décidèrent de se rendre chez M. Mont-Jovet pour voir l'insecte.

Donc, par un beau samedi matin, c'était le 13 octobre, nous nous embarquons, nous et nos vélos, dans les roulottes du P.-L.-M., à destination de Sallanches.

Tout en étant des apiculteurs plutôt jeunes, il ne coule déjà pas mal d'acide formique dans nos veines ; aussi, pas plutôt installés et la pipe allumée, nous parlons un peu du voyage, et beaucoup de nos petites pensionnaires, joyeux déjà de toutes les bonnes surprises que l'aventure promet.

A Sallanches, visite au marché. Les tommes sont appétissantes ; le beurre monte. Le miel aussi. Ça nous fait plaisir, mais un plaisir tout relatif, puisque le nôtre est tout vendu, et bientôt tout mangé...

En même temps que nous était descendu du train un marchand de beurre des environs de Viuz. Il comptait faire ici de gros achats, et sa blouse bleue était ample... et bien doublée. Aussitôt, les naturels du pays, voyant à qui ils avaient affaire, s'entendirent et firent si bien que le beurre monta de suite de 7 sous le kilo ! Avec de pareils prix, il n'y avait rien à faire, et l'homme à la blouse bleue s'en fut bien vite reprendre le train suivant, sans beurre, mais il avait compris.

Il m'a semblé qu'il y avait là un bon exemple de solidarité, utile à signaler aux apiculteurs de Viuz... et d'ailleurs.

Notre chef de course nous avait promis un raccourci de 5 km. sur l'itinéraire Sallanches-Fayet, et cela se traduit par 12 km. de montée, si bien qu'il est 1 heure quand nous saluons le clocher de Mégève.

Un modeste dîner vite dépêché, et nous voilà filant, vent debout, sur Flumet, où les douaniers inspectent nos plombs... et nos personnes.

Puis la descente reprend de plus belle sur Ugine et les gorges de l'Arly, par une magnifique route qui se tord sur les flancs de la pré-alpe précipiteuse. Nous nous arrêtons souvent pour permettre à Louis de gonfler et pour admirer le paysage superbe des forêts qui

surplombent l'abîme, et qui drapent déjà la montagne du tapis merveilleux d'un bel automne. Là-dessous, dans l'eau bleue, parmi les cailloux gris, les petites truites nacrées regardent, non sans effroi, passer ces trois choses qui filent, filent et disparaissent dans un nuage de poussière et dans un bruit de feuilles.

Les mulets ne sont pas contents ; les branches que nous avons attachées à nos machines les effraient ; ils ruent et se mettent en travers de la route. Heureusement, nos bons freins nous arrêtent prêts à entrer dans les brancards, tandis que les bêtes ruantes s'expliquent avec les bêtes à fouet...

Ugines ! Jules achète des cartes illustrées pour son fils. Louis gonfle toujours, et Henri prononce : Encore 85 kilos. 15 minutes après, nous sommes à Albertville, et la vallée se fait plus spacieuse.

Après toilette sommaire à l'Hôtel Million, nous voilà en quête du propriétaire de la caucasienne, avec un petit c. Il est très connu et nous arrivons bientôt dans sa riante propriété, sur les bords de l'Isère, au pied des monts boisés de la combe de Savoie. C'est un joli site qui n'est plus alpin, mais qui n'est pas encore agreste.

La nuit s'avance, et le propriétaire de céans ne nous attendait presque plus. Les présentations sont vite faites, et nous voilà bientôt installés devant un verre d'excellent vin blanc. « Mais c'est de l'hydromel, rectifie notre hôte, avec de la levure sélectionnée. » A vrai dire, on s'y laisserait prendre même s'il faisait grand jour.

Bien vite les langues se délient et nous voilà déambulant vers ses bestioles, précédés d'une lampe à acétylène.

Nous arrivons au rucher couvert où sont logées les Dadant-Blatt, type auquel l'apiculteur semble avoir donné la préférence, et des colonies en hivernage, italiennes, carnioliennes, etc., car nous sommes dans un rucher d'expédition.

Nous admirons la belle tenue et les jolies maisonnettes brillantes d'un vernis qui se recommande de lui-même à nos constructeurs. Sauf erreur, c'est la peinture-émail que vend notre apiculteur.

Voici les colonies d'élevage. Elles sont logées dans un type choisi par le constructeur. Il y a neuf cadres mesurant 31 cm.  $\times$  31. Je crois que c'est le cadre Layens raccourci. Les petites ruches « savoyardes », comme l'auteur les a baptisées, sont bien jolies.

Nous en ouvrons une. Ce sont des caucasiennes pures. L'acétylène qui nous éclaire ne les émeut point. Gare les piqûres, me dis-je, car nous n'avons ni gants ni voile, et il ne serait pas digne d'un apiculteur qui vient de Genève de demander ces utiles auxiliaires.

« N'ayez pas peur, » nous dit M. Mont-Jovet, et il les caresse comme mon ami Louis caresse son « carlin ». On leur passerait la main dans les cheveux ! qu'elles ne s'émouvraient pas. Oh ! les braves petites bêtes ! Comme elles sont gentilles et sages !

Leur aspect rappelle la carniolienne.

Elles sont un peu plus petites et les anneaux de l'abdomen sont blancs au lieu d'être gris. Notre aimable cicérone nous détaille toutes leurs qualités pendant qu'il passe la main sur le cadre noir d'abeilles : douces, excellentes butineuses, robustes. Voyez, elles ne piquent pas ! C'est l'abeille de famille, ou mieux l'abeille des dames, et elle n'a rien des couturières ! Jules en prend une et c'est avec peine qu'elle consent à sortir son dard !

Nous passons dans l'atelier, car M. Mont-Jovet n'est pas seulement éleveur, il construit et vend tout ce qui est nécessaire à notre métier, et c'est une inspection en règle de tout un matériel apicole : feuilles gaufrées, seaux, extracteurs, maturateurs, etc.

Il nous montre son nourrisseur-cadre, en bois paraffiné, qui se place dans la ruche et qui se remplit du dehors. Nous admirons la bienfaisance de tous les articles, et leurs prix sont bien tentants.

Son enfumoir « Mont-Blanc » rappelle notre « Vésuve ». Il est plus simple, meilleur marché, et tient en respect même les chypriotes. Avis à la commission des soufflets.

Nous dégustons encore un miel magnifique, car M. Mont-Jovet a un rucher de production à Cruseilles. Il en a un autre à l'Arlaudaz, non loin d'ici, consacré à l'élevage de l'italienne, un autre dans les pâturages du Petit-St-Bernard, où il élève la caucasienne, et enfin un autre en Caucasia.

Avec la plus grande compétence et avec la plus parfaite amabilité, notre cicérone nous montre tous ses engins, et nous démontre tous les avantages ou les inconvénients de tel ou tel système, et nous l'écoutons tout oreilles, car il joint à l'expérience la pratique du constructeur et du négociant. Il nous exhibe encore ses nourriceries swarthmore, où il place les cupules de cire destinées à recevoir la larve dont les ouvrières feront une mère.

La soirée nous trouve bientôt réunis et la conversation se continue sur l'art qui nous est cher.

La combe de Savoie paraît offrir d'excellentes ressources à la mouche butineuse. Abrisée des vents du nord, elle donne trois récoltes successives. Malgré cela, la récolte, comme chez nous, fut maigre.

Notre cicérone est un homme heureux : il ne connaît pas la loque dans ses ruchers.

Cela tient sans doute à sa grande compétence et à ses précautions. Il a bien voulu nous dire son secret, et je crois qu'il ne m'en voudra pas si je le divulgue ici :

Pour un litre de sirop, une cuillerée d'acide formique à 25 0/0. Donner au sirop nourrisseur une cuillerée ou deux, par litre, du

mélange ci-dessus. C'est un traitement préventif qui ne coûte guère à essayer.

Une captivante conversation se continua fort tard dans la nuit et c'est avec regret que nous dûmes prendre congé de M. Mont-Jovet que le devoir reprenait tout entier le lendemain déjà.

Nous lui adressons ici nos plus vifs remerciements pour son accueil si bienveillant et pour toutes les choses intéressantes, qu'il a bien voulu nous montrer.

Le lendemain il pleuvait; nos projets étaient donc à l'eau. Nous dûmes renoncer à la visite du rucher de l'Arlaudaz et nous rabattre sur les curiosités de la ville : Conflans, son abbaye et sa chaire, et la caserne où un « bleu » de Genève est venu apprendre ce que c'est que d'être « un enfant de la patrie ».

Peu après, nous confions nos vélos et nos personnes aux humides wagons du P.-L.-M. Le retour dans les modestes voitures de la riche et puissante compagnie n'offre rien d'intéressant aux lecteurs de cette *Revue*, ni de séduisant pour les patients !

Heureusement que les apiculteurs sont de bonne composition et la discussion, malgré les gouttières et les courants d'air, reprit de plus belle.

Sans nous en apercevoir, nous quittons l'Isère et les sites ensoleillés d'hier, aujourd'hui désolés sous la brume et la pluie. Et nous revenons à nos petites bêtes. Leurs qualités de douceur et de bonne compagnie, croisées avec nos « noires », seront sans doute bien vite appréciées; nous aurons de bonnes récoltes et nous achèterons un maturateur neuf à Albertville.

Ah ! si nous pouvions infuser leur sang à nos politiciens, nous arriverions vite au désarmement général et à la paix universelle : plus de pogroms, pas même besoin de conférence de La Haye !

Voilà ce que disaient trois apiculteurs.

Par ordre, et pour les trois :

H. GAUDET.

---

## SOUVENIRS D'UN ARBRE CREUX

---

Vers le milieu du mois de juin de l'année 1884, un soir que j'étais occupé avec ma famille à la fenaison dans un pré joignant une forêt communale, j'aperçus venir de notre côté trois cultivateurs des champs voisins qui, en escaladant murs et buissons, frappaient sur leurs outils avec des pierres et jetaient en l'air de la terre pour faire atterrir un essaim d'abeilles qui, malgré tout, gagna le bois. Je me

mis alors de leur partie de chasse, et à travers un taillis de quatre ou cinq ans, où les épines ne faisaient pas défaut, nous le suivîmes jusqu'à un arbre distant de cent cinquante mètres du bord. Quelle ne fut point notre surprise en voyant l'essaim s'accrocher à une petite branche du pied et presque aussitôt s'introduire dans le tronc par une ouverture à niveau du sol. Nous n'avions qu'à lui souhaiter bonne prospérité en nous retirant. Au mois d'octobre suivant, par l'ancien procédé barbare de la mèche de soufre, je pus en retirer quelques kilos de miel. L'excavation, d'une forme conique, était d'environ dix à quinze décimètres cubes.

Pour en sortir les rayons, je ne pus le faire par le trou de vol, qui se trouvait au nord de l'arbre, je perçai à l'opposé un autre trou à l'aide d'un ciseau à bois et, l'extraction terminée, je bouchai le trou avec une pierre.

En 1886, à la fin du mois d'août, un jour de beau temps, je retirais du cresson à une source du même pré, lorsque mon attention se porta sur des abeilles qui venaient à tour de rôle à cette fontaine ; alors, je les épiais deux ou trois minutes et j'eus aussitôt la certitude qu'elles se dirigeaient du côté de l'ancien tronc d'arbre. Je me rendis donc auprès du chêne creux et je le trouvai habité par des abeilles une deuxième fois. A l'aspect du trou de vol, elles annonçaient être fortes et actives et l'ouverture faite au ciseau bouchée avec des feuilles sèches.

L'année suivante, le même arbre y reçut encore un autre essaim, mais qui y périt de lui-même sur la dernière saison, après avoir bâti quelques rayons.

En 1893, époque où le hasard me mit la *Conduite* de M. Bertrand sous la main, ma passion pour les abeilles redoubla, mais il n'y eut pas d'essaim dans le vieux chêne. En fin de juin 1894, par une belle journée, je me rendis un soir avec enfumoir et tout l'attirail nécessaire pour en déloger un autre essaim et le transvaser dans une ruche à cadres. Tapotement, fumée à outrance, grosses fourmis introduites dans le trou, tout fut inutile et les abeilles n'abandonnèrent pas leurs rayons ; elles eurent donc à subir le même sort que celles des années précédentes. Cet arbre reçut des essaims jusqu'en 1902. En 1903, époque où le marteau des agents forestiers est venu le condamner, il fut abattu. Je me demande pourquoi ce refuge n'était accepté des abeilles que tous les deux ans. Est-ce les émanations des cadavres en putréfaction de leurs aînées qu'elles avaient en répugnance ou si c'est la fausse teigne en prenant possession des restes ? J'ajoute que cet arbre, dans un taillis depuis 5 à 24 ans, situé au pied d'une montagne de 573 mètres d'altitude, à une pente de 25 à 30 ‰, se trouve encore à 1500 mètres de tout rucher. Il fut

toujours l'objet de ma discrétion, car il y a bon nombre d'amateurs de miel. Je conclus que l'abeille est très ingénieuse à se trouver un gîte, que celui-ci est toujours choisi à proximité de l'eau, qui lui est indispensable, sous l'ombrage et à l'abri des vents. J'ai aussi remarqué dans les troncs d'arbres et les ruches fixes que les rayons étaient presque toujours construits obliquement au trou de vol, et cela pour découper l'air qui les frappe du dehors.

L'amour de s'occuper des abeilles est-il une cause de longévité à celui qui s'y adonne? Un apiculteur d'une commune voisine, M. Buffinet-de Blanot, ancien géomètre et relieur, qui eut jusqu'à 60 ruches fixes, est décédé à Bray (canton de Cluny), le 18 du mois courant, à l'âge de 94 ans.

Au printemps de l'année 1900, ce vieillard avait appris que je possédais des ruches à cadres, vint souvent me voir en faisant une marche à pied de cinq à six kilomètres. Il me félicitait de l'heureuse idée, disait-il, d'avoir pris la marche du progrès. Mes dix Dadant-Blatt, abritées sous un hangar avec couloir derrière, pour les opérations, bien alignées, planchettes de devant peintes de différentes couleurs pour servir de point de repère, furent son admiration. Sur sa sollicitation, je lui remis mes ouvrages sur l'apiculture, qu'il emporta pour les lire, et lorsqu'il me les rendit, la *Conduite du rucher* ainsi que les années de 1895 à 1899 de la *Revue internationale* étaient reliées avec soin.

Le mois de janvier 1906, dans notre pays, a été généralement beau, il y a eu huit jours de sortie ; février une, le 19. Les journées des 14, 15, 16, 17 et 18 mars courant ont eu un beau soleil chaud. Les abreuvoirs étaient couverts d'abeilles et les apports de pollen considérables. Le 19, un revirement brusque de température s'est fait ressentir, vent du nord froid, gelée et neige, donc réclusion dans toutes les ruches jusqu'à ce jour.

26 mars 1906.

L. TALMAR.

---

## GLANURE

---

Dans les *Illustrierte Monatsblätter*, le pasteur Adamec parle d'une coutume singulière qu'on rencontre dans certaines contrées slaves : Les nouveaux mariés en sortant de l'église, se rendent avec les invités dans la maison des parents de la fiancée. La mère de celle-ci les attend sous la porte, leur souhaite la bienvenue et verse au fiancé et à la fiancée une cuillerée de miel dans la main plate. Alors le mari doit lécher le miel de la main de sa femme et celle-ci celui de la main de son mari.

U. G.

## VARIÉTÉ

---

Nous détachons le récit suivant d'une des nouvelles publiées par T. Combe : *L'Echarde au cœur*. Il n'apprendra rien de nouveau aux éleveurs d'abeilles, mais il nous montrera cependant jusqu'à quel point l'attrait de l'apiculture peut s'emparer d'un homme et comment cette passion peut s'allier avec les devoirs d'un curé de campagne.

Ceci dit, laissons la parole au narrateur.

L. FORESTIER.

. . . . .  
Le petit cortège, toujours des premiers à prendre le chemin de l'église, se mettait en marche, quand on vit s'élançer hors du jardin de la cure et se précipiter vers la sacristie, Mlle Félicité, la servante du curé. Sœur Marie, prompte à s'émouvoir, jeta d'un geste le gouvernement de la bande à sœur Françoise et, suivie de Luméa qui ne la quittait point, prit sa course sur les traces de Félicité. Elle arriva au seuil de la petite porte ogivale juste à temps pour voir la servante s'y engouffrer et l'entendre s'écrier d'une voix haletante :

— Un essaim, Monsieur le curé ! C'est la ruche bleue qui s'invente d'essaimer à c'te heure !

Dans la même seconde, la cloche se mit à tinter là-haut, grêle et moqueuse.

— Un essaim ! et moi qui ai déjà mis mon surplis ! fit à l'intérieur Monsieur le curé, d'un ton plein d'agitation. Quel contre-temps ! Non, non, ma bonne Félicité, j'avoue que c'est mal parler d'un cadeau que le bon Dieu nous envoie. Mais comment faire pour le recevoir ? Arrêtez un peu ce tocsin qui nous assourdit comme si le feu était aux quatre coins de la paroisse ! Et toi, petit nigaudinos, avec ton nez en l'air où il pleut dedans, ôte-moi ce surplis bien vite et mets-le sur la chaise sans le froisser. Félicité, courez, courez chercher un van... J'arrive, j'arrive !

Monsieur le curé et l'enfant de chœur sortirent comme deux boulets de la sacristie, projetant à droite sœur Marie, à gauche Luméa, qui encombraient le seuil. Félicité s'envolait devant eux, sa jupe et sa pèlerine noire flottaient au courant d'air, quand une chose bizarre se passa.

Dans la lumière brillante et bleue dont le jardin était baigné, on vit une sorte de bolide minuscule, un globe fauve se mouvoir, se balancer, incertain, puis comme attiré par un inexplicable aimant, descendre sur la pèlerine noire de Félicité, s'y épandre en une tache blonde qui changeait de forme continuellement. La servante, figée

en statue, blanche comme une femme de cire, roula vers Monsieur le curé des yeux pleins d'épouvante, mais obéissants.

— Ma fille ! ma fille ! exhala le bon prêtre d'une voix qui, d'horreur, s'étranglait. Si vous bougez, vous êtes perdue ! Si l'essaim se fâche et vous pique, c'est votre mort. Félicité, pour l'amour des saints que j'invoque en cette minute, ne remuez non plus que lorsque je vous appelle le matin et qu'il vous plaît de dormir encore. Félicité, du calme, ma bonne créature. Notre sœur Marie va quérir le van ou la corbeille qu'il nous faut pour vous débarrasser de cette colonie. Ne vous tournez point, les avettes se tranquillisent ; elles feront peut-être un rayon sur vous ! Je dis ça pour vous distraire, Félicité, et que le temps vous semble moins long...

Luméa et l'enfant de chœur, pétrifiés comme la servante, écoutaient l'essaim vibrer de ce chant étrange qui s'en exhale, la plus immatérielle peut-être et la plus mystique de toutes les voix de la nature. Les passeroses et les tournesols non fleuris, mais déjà grandelets, regardaient aussi du bord de l'allée, et quelques groupes de paroissiens s'arrêtaient près du calvaire, curieux du drame qui se jouait dans le jardin de la cure.

— Félicité, mettez à profit ces instants précieux, poursuivait Monsieur le curé d'un ton doux et persuasif ; faites un examen de conscience, demandez-vous un peu si la chicorée n'est point pour votre maître et le bon café pour vous ; et si notre minette est aussi casseuse de pots et d'écuelles que vous le dites parfois ; et si ces douaniers, ma bonne, ces douaniers qui vous ramenèrent l'autre samedi, n'étaient pas vos complices, ma bonne, plus que vous n'étiez leur prisonnière... Je leur disais : « Vous avez pris Félicité, messieurs ? Gardez-la, gardez-la ! Elle ne sait faire que la soupe aux choux... » Et ils s'en allèrent trop doucement pour leur naturel, et vous leur jetâtes un regard, Félicité. Au nom de votre salut, ma bonne fille, ne remuez pied ni patte... J'aperçois sœur Marie qui vient se hâtant... Mais vous pouvez parler si vous avez à dire, Félicité ; nos avettes ne se troubleront pas pour si peu de chose qu'est une parole de femme.

— Monsieur le curé, murmura l'infortunée statue sans presque remuer les lèvres, je m'accuse, comme en confession, d'avoir effectivement rencontré les douaniers et d leur z'avoir dit : « Remenez-moi voir à la cure, rien que pour faire une émotion à Monsieur le curé, pour qu'il croie qu'on m'a confisqué mon panier et qu'il aura l'amende et tout. Comme vous l'avez eue effectivement, l'émotion, à cause que mon panier était plein de bricotte, et surtout que je me suis « permise » de vous blâmer sur un point, Monsieur le curé, trouvant qu'effectivement c'était trop de trois bouteilles de cognac en deux mois, et espérant un peu que les gabelous confisqueraient

celles que je rapportais en mon panier, qu'ils se sont contentés d'y goûter sur votre invitation, Monsieur le curé, et qu'ils sont repartis, effectivement, comme ils étaient venus.

— C'est bien ! c'est bien ! fit Monsieur le curé, avec une certaine précipitation. Taisez-vous, ma pauvre fille, recommandez-vous à vos saints protecteurs et fermez les yeux, car le moment est solennel.

Sœur Marie était là, tenant à deux mains un large van d'osier. Monsieur le curé fit un signe de croix et dit, s'adressant à la religieuse :

— Devant que de toucher à la pèlerine de cette femme, ce qui m'est interdit par nos règlements, je vous atteste, ma sœur, que c'est un cas de nécessité urgente et de devoir chrétien.

Il saisit alors l'ourlet de mérinos noir, le souleva, glissa sa main entière sous la pèlerine et, d'un coup sec de la paume, détacha l'essai, qui tomba net et entier, comme une sorte de fruit hérissé, couleur de mirabelle. Il s'aplatit sur la surface tressée du van que sœur Marie tenait sans broncher ; il se brouilla comme un nuage, se condensa de nouveau, sans que le chant intérieur s'arrêtât une seconde ; quelques douzaines d'abeilles s'agitèrent, mais, inoffensives, finirent par rentrer dans la multitude. Vite, on couvrit la grappe bruissante d'une « capote » de paille ; Félicité poussa un gémissement de délivrance et rentra dans la cure, triomphante. Elle avait rendu horizon pour horizon ; elle quitta le champ de bataille sans une piqûre.

Monsieur le curé, tout épanoui, contempla sa conquête pendant une minute encore ; ses petits yeux noirs brillaient de satisfaction ; sa main repoussait, de son front en sueur, d'épaisses mèches de cheveux blonds, d'un ton mat de paille roussie, et dont une petite calotte noire couvrait la tonsure.

---

## NOUVELLES DES RUCHERS

---

**M. H. Groux, Essert s/Champvent, 28 octobre.** — Je n'ai eu cette année que les 15 % de la récolte de l'année dernière et j'ai dû redonner en sucre ce que j'avais récolté. J'ai nourri la première quinzaine de septembre et malgré le temps favorable les abeilles n'ont pas operculé le sirop ; aussi je crains un peu la dysenterie pour l'hiver. Pourriez-vous m'indiquer un remède pour prévenir le mal (1).

J'ai fait un petit élevage de reines et malgré la disette et le pillage j'ai réussi à former quatre nuclins qui marchent très bien. Vu la grande pénurie de mâles j'ai dû avoir recours aux ruches que j'avais à la montagne pour féconder les reines.

(1) Vous avez probablement donné votre sirop trop liquide (il faut en automne quatre parties de sucre sur trois parties d'eau). Peut-être aussi n'avez-vous pas tenu vos ruches assez au chaud pendant et après le nourrissage, ce qu'on oublie trop souvent et cependant c'est une chose essentielle. Il vaut même mieux, avant de nourrir, sortir quelques rayons des deux côtés, serrer les abeilles sur un plus petit espace ; ainsi concentrées elles travaillent plus vite et operculent lestement les provisions.

Plusieurs apiculteurs disent qu'on peut très bien hiverner les ruches en laissant tous les cadres dans le corps de ruche et que les abeilles s'y trouvent aussi bien que si on garnit l'espace entre les partitions et les parois. Qu'en dites-vous ? (1)

**M. F.-H. Jacot, Neuchâtel, 24 octobre.** — En mai 1906, plusieurs apiculteurs de la Côte neuchâteloise avaient acheté des ruches carnioliennes pour suppléer à la pénurie des essaims de l'année précédente. Ont-ils obtenu ce qu'ils désiraient? Ces ruches ont-elles donné des essaims et ont-elles prospéré? Je l'ignore et j'aimerais à savoir si les expériences des autres acheteurs concordent avec les miennes.

Ma ruche carniolienne pesait le 17 mai 1906, jour de son entrée dans le rucher

8 kil. 250 gr.

Dès lors, malgré le sirop qu'elle recevait, elle diminuait de poids:

Le 30 mai, elle ne pesait que	8 kil.
et le 15 juin, elle était réduite à	7 kil. 625 »
pour reprendre légèrement; au 20 juin, son poids est de	8 kil. 150 »
et le 24 juin de	8 kil. 800 »

Inutile de dire qu'elle ne donna pas d'essaim.

J'interrompis mes observations et je la nourris modérément. Pourtant la curiosité me poussa à faire une dernière expérience; je la mis sur la balance le 20 octobre et je lus 10 kil. 300 gr., soit 1 kil. 500 gr. de plus que le 24 juin et 2 kil. 050 gr. de plus que le 1<sup>er</sup> juin. D'où il en résulte que l'automne rachète en partie le déficit du printemps et de l'été, et comme l'examen des autres ruches n'a pas donné un mauvais résultat et que les abeilles travaillent encore, je conclus que nous pouvons aller avec confiance au devant de la saison morte.

**M. Bourgeois, à Bir-Bou-Rekba, 24 décembre.** — L'année apicole est excellente en Tunisie. La flore a été merveilleuse par suite des nombreuses pluies. Le miel et les essaims ont abondé dans presque toutes les régions, un apiculteur qui aurait commencé cette année aurait pu doubler son capital.

Par suite des froids l'essaimage a cessé vers la fin novembre, les fleurs de romarin, de bruyère, d'arbousier sont en plein épanouissement, dès les premiers jours de beau temps l'essaimage reprendra et continuera jusqu'à fin avril pour les petits coteaux, et au 14 juillet pour les pays de montagne et de thym.

A l'occasion du Nouvel-An, j'adresse mes meilleurs vœux de santé et de prospérité à tous les apiculteurs de la Société romande d'apiculture.

**M. A. B., Nîmes, 31 décembre.** — L'année 1906 a été désastreuse pour les environs de Nîmes. Nous n'avons pu recueillir une goutte de miel, et les abeilles n'ont pas fait la moindre provision. Il a fallu les nourrir abondamment. Jamais, de mémoire d'homme, nous n'avons eu dans le pays pareille sécheresse.

**M. L. Bourgeois, Serroue, 31 décembre.** — Voilà ce qu'on peut appeler un hiver du bon vieux temps. A l'instant où je vous écris, la tourmente recommence de plus belle et rebouchera le peu de chemin que l'on avait réussi à faire. Eh bien! tant mieux! que l'hiver se fasse en hiver et encore un ou deux mois si possible!

Ce matin nous avons 18° C. de froid avec un petit brouillard bleuâtre; ça piquait brrr... mieux que nos petites bestioles en été. J'ai une rangée de ruches qui est adossée contre une haie de groseilliers qui est complètement couverte de neige, c'est-à-dire qu'il y en a au moins 25 à 30 centimètres plus haut que les

(1) Nous sommes aussi de cet avis; mais en laissant tous les rayons on trouve souvent au printemps des rayons en partie moisissés, et c'est pour éviter cela que nous en ôtons au moins une partie en automne. Notre correspondant nous demande encore s'il est à conseiller de mettre du vin dans le sirop pour stimuler la ponte. Nous lui conseillons de s'appliquer ce breuvage à lui-même, cela lui fera plus de bien qu'aux abeilles.

toits. J'ai hâte de voir la différence d'hivernage dans ces conditions, tant sur la question des provisions que sur l'état de santé des colonies.

**M. A. J., Grenoble, 6 janvier.** — Je profite de l'occasion pour vous dire que le miel n'a pas été abondant cette année-ci, mais il ne faut pas perdre courage, après une mauvaise année il en vient une bonne.

**M. C. M., Gannat, 9 janvier.** — Bien mauvaise année pour les apiculteurs par ici; très peu de miel, pas d'essaims.

**M. Descoullayes. Préverenges, 13 janvier.** — Nous avons ici beaucoup moins de neige que chez vous, 15 centimètres au plus, avec quelques gonfles autour des haies et dans les fossés, mais le 2 janvier au soir, il n'y en avait plus.

Le 2, les abeilles se réveillent et sortent les mortes, je les aide dans cette besogne. Le 8, toutes les ruches sortent par un beau soleil et une forte bise. Quelques abeilles visitent les roses de Noël en fleur, et hier, 12, quelques ruches cherchaient à boire, faible minorité. Je crois, comme vous, que jusqu'ici, l'hivernage a été bon.

**M. Bellot, Chaource, Aude.** — Nous avons un bon hivernage, c'est bien heureux, car en général les populations laissent à désirer; il en est de même des provisions, mais on y remédiera en nourrissant abondamment.

## RECETTES

**Gâteau de miel aux noisettes.** — 1° Prenez 100 gram. de noisettes bien mondées et pilées, 300 gram. de miel liquide, 6 œufs dont vous battez les blancs en neige, 100 gr. de farine tamisée;

2° Mélangez d'abord les jaunes d'œufs avec le miel jusqu'à ce que le tout soit bien homogène;

3° Ajoutez peu à peu, toujours en tournant, la farine, puis les noisettes, en dernier lieu les blancs battus en neige;

4° Beurrez un moule;

5° Mettez-y cette pâte;

6° Faites cuire à feu doux pendant une demi-heure.

BOURGEOIS.

## QUESTIONNAIRE

1. Le dimanche 9 septembre par une bonne chaleur de 29° C., entre midi et 2 heures, un jeune apiculteur (débutant) vint m'aviser qu'il avait trouvé un essaim dans un jardin voisin, près de son domicile, entre Lausanne et Ouchy. Je le lui ai logé, ou plutôt réuni avec un essaim qu'il avait trouvé au mois de mai dernier aussi près de son domicile. Était-ce un essaim ou une colonie qui avait déserté son logement? Il y avait environ un kilog. d'abeilles.

RÉPONSE. — Il s'agit ici d'une colonie qui a déserté son logement parce qu'elle se voyait sans provision; c'est ce que les Allemands appellent un *Hungerschwarm*. Il n'est guère probable que dans cette année de misère une ruche ait essaimé naturellement au mois de septembre. Cette espèce d'essaim n'a, du reste, pas été rare l'année passée.

2. Au moment de faire l'inventaire et de boucler les comptes, je demande à combien il faut évaluer les grands cadres Dadant vides, bien entendu, en bon état et de jolie construction? Quelle est la valeur des cadres de hausses?

H.-E. FRECH.

RÉPONSE. — Une feuille gaufrée pour le cadre Dadant revient environ à 75 cent., bien bâti le rayon vaut le double, c'est-à-dire 1 fr. 50; un cadre de hausse la moitié, 75 cent. Le rayon Dadant-Blatt vaudrait d'après cela 1 fr. 36, respectivement 68 cent.

U. G.

Les **FABRICANTS SUISSES DE FEUILLES GAUFRÉES** soussignés ont décidé d'un commun accord, en face de la hausse de prix constante de toutes les matières premières et du renchérissement de la main-d'œuvre, d'établir les nouveaux prix suivants dès le mois de février 1907, afin de pouvoir sauvegarder la qualité irréprochable de leurs produits :

Fondation épaisse p <sup>r</sup> chambre à couvain (n° 1), le kilo.	5.30
Fondation moyenne pour hausses. . . (n° 2), »	5.80
Fondation extra-mince pour sections . (n° 3), »	7.—

**ODIER & MEYER, à Nyon (Vaud).**

**Les Fils d'Hermann BROGLE, à Sisseln (Argovie).**

*N. B. — Les prix pour la vente en gros seront augmentés dans les mêmes proportions.*

**Etablissement d'apiculture et d'élevage de JEAN IVANOFF**

*Gueorguievsk, province Ierskaya, Russie (Caucase).*

**ABEILLES CAUCASIENNES DE LA RACE D'ABKHASIE, PURES**

Séries	PRIX-COURANT	LA PIÈCE					
		15 mars	avril	mai	juin	juillet et août	sept. et octobre
A	Reine éprouvée fécondée. . . . . Fr.		8	7 50	7	7	6.50
B	» » de choix. . . . . »		10	10	10	10	10
C	» d'élevage » d'un an . . . »		19	19	19	19	19
D	Colonies complètes, d <sup>s</sup> une caissette (expédition spéciale) sur 9 cadres 305 × 220 mm., avec provision du couvain . . . . . »	20	20	20		juillet	18
E	Un essaim (avec reine fécondée) 500 gr. . . . . »			14	13	12	
E a	» » » 1 k° . . . . . »			15	13	14	
E b	» » » 1 k° 500 . . . . . »			17	16	15	

Le prix des objets placés sur les séries A, B et C franco par la poste. Le prix des colonies et essaims s'entend franco d'emballage en gare de départ, port non compris. La bonne arrivée des abeilles est garantie. Toute reine qui arriverait morte devra être retournée aussitôt dans sa boîte d'expédition intacte, pour en recevoir une de remplacement. Si toutefois un essaim ou une colonie arrivait mort par suite d'un trop long retard dans les voyages ou toute autre cause, prière de le retourner immédiatement en gare de Neslobnaya, Wladihavkaskoy, chemin de fer, avec un certificat du chef de gare. Prière d'écrire lisiblement son adresse et d'indiquer le bureau de poste et la gare qui desservent la localité. Le paiement doit être effectué en même temps que les commandes. Pour une commande de 10 reines ou 10 essaims, on en reçoit un 11<sup>e</sup> gratis.

**J. IVANOFF.**

Correspondance en russe, français, allemand et anglais.

Pour se guérir des fièvres,

**Bon ouvrier apiculteur-constructeur**

bonnes références, demande petit emploi chez amateur ou professionnel. Soignerait ruchers à moitié produit. Ecrire BOURGEOIS, apiculteur, à Tunis.